

Tonino Benacquista

Toutes les histoires d'amour
ont été racontées, sauf une



folio

COLLECTION FOLIO

Tonino Benacquista

Toutes
les histoires d'amour
ont été racontées,
sauf une

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2020.

Couverture : Illustration © Nicolas Barral.

Après avoir exercé divers métiers qui ont servi de cadre à ses premiers romans, Tonino Benacquista construit une œuvre dont la notoriété croît sans cesse. Après les intrigues policières de *La maldonne des sleepings* et de *La commedia des ratés*, il écrit *Saga*, qui reçoit le Grand Prix des lectrices de *Elle* en 1998, et *Quelqu'un d'autre*, Grand Prix RTL-Lire en 2002. *Nos gloires secrètes*, recueil paru en 2013, a reçu le Grand Prix SGDL de la nouvelle 2014 et le prix de la Nouvelle de l'Académie française 2014.

Scénariste pour la bande dessinée (*L'outremangeur*, *La boîte noire*, illustrés par Jacques Ferrandez), il écrit aussi pour le cinéma : il est coscénariste avec Jacques Audiard de *Sur mes lèvres* et *De battre mon cœur s'est arrêté*, qui leur valent un César en 2002 et en 2006. *Malavita* (2004) a été adapté au cinéma en 2013 par Luc Besson avec Robert De Niro, Michelle Pfeiffer et Tommy Lee Jones dans les rôles principaux.

À la mémoire d'Étienne

À la mémoire de Lina Nahmias

Quand j'ouvris les yeux, je vis
l'Aleph [...]. Le lieu où se trouvent,
sans se confondre, tous les lieux de
l'univers, vus sous tous les angles.

JORGE LUIS BORGES,
L'aleph

Nous sommes faits de l'étoffe de
nos rêves et notre petite vie est entou-
rée de sommeil.

WILLIAM SHAKESPEARE,
La tempête

Depuis sa disparition, Léo me manque. Lors de notre tout dernier échange, il m'a dit, s'adressant à ses parents et amis à travers moi : « Je vous quitte pour un monde meilleur. » Six mois plus tard, personne ne sait s'il est toujours en vie mais quelque chose me dit que sa formule, un rien mélodramatique, n'annonçait pas un suicide.

Avant que le drame ne fasse de lui un être de pure rancœur, j'ai connu un autre Léo, secret et lointain, mais si attachant quand il consentait à venir nous visiter, l'espace d'une soirée, avant de regagner sa planète. Il habitait alors à Paris, rue de Turenne, près de la place de la République, dans un studio mansardé équipé d'un vasistas et d'un matelas à deux places où il dormait seul, hormis les nuits où la discrète Angélique l'y rejoignait. N'étant pas plus que lui une créature passionnée, elle m'a un jour confié que tous deux concevaient leur intimité de la même manière : « Je suis bien avec toi », disait l'un. L'autre répondait : « Moi aussi. » Gaëlle ne ferait irruption dans la vie de Léo que bien plus tard.

Parmi ceux qui se souviennent de lui, certains le décrivent comme un être indolent, et assez dépourvu d'ambition pour occuper un banc de square jusqu'à la fermeture sans éprouver ni ennui ni culpabilité. D'autres le voient comme un doux rêveur, peu disert, un *sans-opinion*, mais toujours à l'écoute de qui s'impatiente de faire connaître la sienne. On vante volontiers les qualités de cœur du cher disparu, faute d'en trouver d'autres. Personne n'ose prononcer le mot tabou de candide quand il n'y en a pas de plus juste.

Léo et moi nous rencontrons lors d'une de ces soirées improvisées où des amis d'amis se bousculent dans une chambre de bonne autour d'une bouteille de mauvais whisky. Je lui pose la seule question qui me paraît essentielle : « Tu fais quoi dans la vie ? » Il répond : « Des enquêtes SNCF. Je suis le type qui passe dans les wagons avec des pointes bic et des questionnaires. » Il n'ajoute rien ni ne prétexte là un job d'appoint en attendant une carrière éblouissante – à l'inverse de nous autres, une poignée d'étudiants, prochains maîtres du monde. Pensant que son sourire de taiseux cache quelque carence intellectuelle, j'évite toute référence trop pointue, toute analyse trop poussée afin de ne pas le larguer en cours de route, comme l'idiot condescendant que je suis.

Une semaine plus tard il nous invite, ma fiancée de l'époque et moi, dans son gourbi de la rue de Turenne. Il nous présente Angélique, mais tous deux se gardent bien de montrer le moindre signe d'affection devant témoins, si bien qu'il m'est

impossible de savoir s'ils se découvrent à peine ou s'ils se connaissent par cœur. En fin de soirée, comme d'autres auraient proposé un digestif, il sort une liasse d'imprimés, nous expliquant que le jour même il a eu la flemme de prendre un aller-retour Paris/Rouen, et le voilà avec cent questionnaires vierges à rendre le lendemain. Stylo en main, nous prenons place autour de la table pour répondre à des questions du genre : *Quel est le motif principal de votre trajet actuel?* Ou bien : *Qui a payé votre titre de transport?* et, jusque tard dans la nuit, en voyageurs immobiles et hilares, nous nous inventons des identités, des destinations fictives, des itinéraires improbables, en essayant autant que faire se peut de varier nos écritures. Et, pour ajouter à l'authenticité de l'opération, Léo empoigne un pied de table et le secoue pour faire dérapier nos plumes sur le papier afin, dit-il, de « simuler les secousses du train ». Je crois que c'est avec ce geste-là que je me suis pris d'affection pour lui.

Il a beau passer pour un nonchalant, je suis l'un des rares à le voir déployer sa belle énergie quand deux ou trois fois par semaine il s'en va arpenter Paris, de jour comme de nuit, harnaché de son matériel de photographe amateur. Il prétend ne pas décider consciemment de ces sorties mais obéir à un impératif supérieur ; a-t-il capté quelque chose dans l'air, une lumière particulière à travers son vasistas, une ambiance ? Lui-même ne saurait le dire mais le voilà déjà dehors. Certes, il a en arrière-pensée un paysage, un quartier, un monument déjà repéré lors d'une

précédente errance mais, la plupart du temps, au lieu de s'y rendre directement, il flâne et se laisse surprendre par un sujet inattendu qu'il est sans doute le premier à avoir dans son objectif. À l'inverse, il peut s'attaquer au Pont Neuf ou à la tour Saint-Jacques sans craindre le chromo mais, au lieu de mitrailler comme je l'aurais fait, il se contente d'appuyer une seule fois sur le déclencheur, ou pas du tout, car selon lui il y a bien plus de raisons de ne pas prendre une photo que de la prendre. Quand il m'arrive de l'accompagner dans ses divagations – c'est alors à moi de porter le trépied et le réflecteur –, nous traversons la capitale en bavardant, roulons des cigarettes, admirons les passantes, mais tôt ou tard Léo se fige comme un chien d'arrêt : il a *vu* quelque chose, un réverbère sous la lune, un immeuble vétuste dont les fenêtres renvoient un halo vert, ou même la place de la Concorde se révéler sous un angle inédit. Je n'en prends conscience qu'une fois la photo sous les yeux car, pendant qu'au coin d'une rue nous attendons qu'une enseigne veuille bien s'allumer ou s'éteindre, rien de tout cela ne m'apparaît.

Un soir, pendant qu'il prépare du thé avant de partir pour un de nos safaris de bitume, je jette un œil sur son cadre de vie fait de bric et de broc, ses meubles en formica, ses objets en plastique, la plupart récupérés dans la rue. Lui-même est habillé avec des nippes dénichées dans la solderie d'en face. Il nous sert le thé dans une tasse ébréchée et un mug publicitaire. Devant un tel

condensé de mauvais goût dans un espace si restreint, je lui dis, pour le taquiner : *Tout ton sens esthétique passe dans la photo!*, étonné que je suis de le découvrir à la fois si intransigent dans son travail et si insensible à la laideur ambiante. J'en conclus qu'elle n'entre pas dans son champ de vision car seul le gracieux y parvient ; ce doit être assez pittoresque de voir le monde à travers les yeux d'un Léo.

Agacé par son manque d'ambition, j'insiste pour qu'il tente sa chance auprès des agences de photos et des banques d'images – Dieu seul sait combien je le regrette aujourd'hui car rien de ce qu'il a subi par la suite ne se serait produit sans mon insistance. Très allergique à cette idée, il se lance dans un amer couplet sur ce XXI^e siècle saturé de photos d'un esthétisme parfait, un glamour de cauchemar qui nous rappelle que la toute-puissante marchandise a gagné. S'expriment là l'orgueil d'un Léo craignant de passer pour un dilettante aux yeux des pros de l'illustration, mais aussi sa peur d'affronter une concurrence rompue aux figures imposées de la communication moderne. Je prends donc sur moi de constituer un dossier et d'envoyer aux agences, avec son assentiment, un portfolio numérique. Dès le lendemain, l'une d'elles lui donne rendez-vous dans ses locaux.

Quelques jours plus tard on trouve en ligne deux cents de ses photos, classées selon des thèmes qui nous amusent tous deux : « Les couleurs de Paris » ou « Au fil des rues ». Dans la rubrique « Les citadins », je reconnais le plan rapproché d'une main

– la mienne – saisissant une tasse de café posée près d’un journal sur un zinc de bistrot. Je me souviens encore de ce matin où nous étions rentrés bredouilles d’une virée autour de la porte d’Orléans ; rien n’avait eu grâce à ses yeux, ni la voûte étoilée au-dessus du cimetière de Montrouge, ni le quartier d’Alésia, ni les pavés de la rue Boulard, ni le lion de Denfert dans le jour naissant. Fatigués, découragés, nous nous étions arrêtés dans un café qui ouvrait à peine, et là, surpris par le premier rayon d’un soleil d’hiver, Léo m’avait demandé de poser mon coude sur un quotidien tout juste sorti des presses et de saisir ma tasse. La photo sera publiée plus tard dans un magazine pour illustrer un article intitulé : « Le buzz et après ? »

Son agence vend en moyenne trois de ses photos par semaine et lui rétrocède 50 % des sommes, assez pour en finir avec les enquêtes ferroviaires. Les premiers temps, il craint de perdre à la fois la fraîcheur et la chance de l’amateur. Passer professionnel signifierait la fin de l’innocence.

Une prémonition que j’entends de façon bien différente aujourd’hui.

Où qu’il se trouve, je me plais à l’imaginer à la recherche de son innocence perdue.

LE BARON JOHANN VON BIKENHAGEN
COMPTE SUR VOTRE PRÉSENCE
À LA SOIRÉE QU'IL DONNE
EN SON MANOIR DE MARENSTADT
LE 14 OCTOBRE 1941

Le jeune docteur Allenbach saisit le bristol plié sur son tableau de bord.

Puis, dans la boîte à gants, il attrape une blague à tabac pleine de pastilles de diverses couleurs et en choisit une blanche, qu'il glisse dans une poche de son gilet. Il sort de sa Volkswagen Beetle garée parmi des cabriolets argentés, des limousines avec chauffeur, et s'achemine vers le manoir, ses tourelles gothiques, sa cursive parcourue de lierre, ses vitraux où se reflète, démultiplié, un croissant de lune.

Le voilà dans le salon où les convives, pour la plupart des soldats accompagnés de leur épouse, boivent dans du baccarat des vins français au son d'une harpe. On échange des nouvelles du front

sur un ton mondain et volontiers sarcastique pour ne pas lasser les dames par de barbants développements militaires. Un colonel évoque «cet ivrogne de Churchill», et Klaus Allenbach en profite pour placer une anecdote sur l'Anglais :

— On raconte que lors d'un dîner officiel un jeune militaire qu'il trouve horriblement prétentieux lui demande le chemin des toilettes. Churchill répond : « Au fond du couloir vous trouverez une porte marquée *Gentlemen*, et vous entrez quand même. »

Personne n'ose réagir à un bon mot de l'ennemi, hormis le maître de céans, le baron von Bikenhagen en personne, qui s'esclaffe, autorisant ainsi ses invités à en faire autant. Puis il lève son verre à l'exploit du jeune docteur qui aurait, dit-on, sauvé à lui seul tout un détachement de soldats blessés lors de la prise de Smolensk.

Plus tard, une jeune femme, une coupe à la main, impressionnée par l'héroïque et fringant docteur, lui demande comment il a eu vent de cette anecdote sur Winston Churchill. Il répond :

— Ce jeune militaire qu'il trouvait horriblement prétentieux, c'était moi...

Elle laisse échapper un rire, pensant qu'il plaisante.

C'est maintenant l'aube. Klaus dort paisiblement, son admiratrice lovée contre lui, quand la patronne de la pension où il séjourne vient le réveiller. On l'appelle d'urgence au chevet du baron.

Au fond de son lit, l'officier hurle, pris de convulsions. Son médecin personnel est présent, impuissant à le soulager ; c'est le baron lui-même qui a fait mander le jeune docteur dont la veille il vantait les talents. Les deux praticiens se rendent à l'évidence : le baron a été empoisonné et sa mort est inéluctable si l'on ne trouve pas un antidote dans l'heure. Klaus Allenbach est soudain rongé par le doute en entendant les cris de bête du mourant, qui le supplie d'intervenir. Pour l'avoir administré lui-même, hier, dans le verre de son hôte, il sait que le chlorure de potassium peut être neutralisé par une simple piqûre de dexedrine.

Un terrible conflit éthique se joue dans le cœur du jeune médecin militaire ; les services du renseignement anglais, qu'il sert depuis toujours, lui ont confié pour mission d'assassiner le baron von Bikenhagen, le boucher du Front de l'Est. Mais celui-ci, à cet instant, n'est plus un officier ennemi mais un homme qui agonise, et les hurlements qu'il pousse sont insoutenables. Le jeune Klaus est déchiré entre son serment de médecin et son sens du devoir de combattant en guerre.

Le temps presse. Dans une minute il sera trop tard...

C'est sur ce questionnement que s'interrompt l'épisode. Il faudra attendre le prochain pour savoir ce que la conscience du jeune médecin lui a dicté de faire.

Une rhapsodie au piano accompagne le générique.

Puis l'écran blanc scintille dans la chambre obscure. Le bruissement du projecteur se devine à peine. C'est l'heure abyssale, quand le crépuscule s'est estompé et que rien n'annonce l'aube.

*

La chambre obscure mesure huit mètres sur quatre, pour une hauteur de trois mètres vingt sous plafond. Un mur laissé en blanc sert d'écran, les trois autres sont peints en noir pour effacer les contours de la pièce durant les projections. Sur des tablettes reposent le projecteur, le tuner et plusieurs boîtiers avec leur télécommande. À chaque angle est vissée une enceinte à mi-hauteur. Des panneaux de carton noir ont été scotchés sur les vitres de la fenêtre, elle-même aveuglée par des rideaux opaques. Au sol, un grand lit recouvert de draps.

Elle constitue la pièce principale d'un studio situé au sixième étage d'un immeuble parisien qui donne sur un boulevard. Mais l'adresse n'a guère d'importance car la chambre obscure ne souffre aucune autre présence que celle de Léo et ne saurait être connue d'autrui.

*

À l'écran, un nouveau décor.

Un gigantesque entrepôt désaffecté.

Du chiendent a poussé entre les dalles en ciment. Des pylônes d'acier en forme de palmiers

soutiennent un dôme en verre constitué de facettes de la taille d'une fenêtre, certaines crevées au lance-pierre. La structure de la voûte menace de s'effondrer, la crasse et l'usure ont terni son éclat, mais dès les beaux jours une lumière chaude et consolante redonne au lieu son cachet d'antan.

L'entrepôt, ainsi que quatre autres, situés sur les anciens docks du port marchand de Philadelphie, stockait jadis des containers acheminés par voie fluviale. Depuis quarante ans se sont succédé des projets de résidences immobilières ou de centres commerciaux pour réhabiliter l'espace, mais à ce jour aucun chantier n'a été ouvert. Comme en témoignent les graffitis sur les murs, des communautés de marginaux ont élu domicile ici, mais elles aussi ont fini par partir avant qu'un ciel de verre ne leur tombe sur la tête.

Le lieu abrite désormais un regroupement d'alcooliques, dissidents et non-repentis, désignés avec un certain dédain comme «ceux du dôme» par les autres groupes de parole, plus fréquentables, établis en ville. Contraints de se cacher pour avouer leurs turpitudes, ils savent qu'ici aucun donneur de leçons ne viendra leur rappeler qu'ils sont en sursis.

Une douzaine d'habitues sont présents, dont Bill, Miss Owen, Jack, Carmen, Mr Melnick, ainsi qu'une poignée de visiteurs attirés par leur réputation sulfureuse. Comme à chaque début de séance, les regards convergent vers la belle et intempérante Maureen.

« Désolée d'être aussi prévisible », elle admet que cette nuit encore elle a couché avec « le gars qu'il fallait pas ». Et pourtant il était si prévenant, comparé à tous les gros lourds du bar. Il s'est même fendu d'une bouteille de Wild Turkey à cinquante-cinq dollars. Et surtout, geste attendrissant, il l'a ramenée chez lui, et non dans un motel minable comme le font tous les autres.

Nous remontons quelques heures dans le temps, et voilà Maureen et son compagnon d'un soir, entrant, hilares, dans cette chambre impeccablement rangée et décorée avec goût. Elle allume la télé, il ramène deux verres. Il lui répète dix fois qu'elle est belle, elle répond que c'est faux mais elle se sent exister. « T'es une reine, Maureen. » Ils tombent du lit tant ils sont saouls, s'y hissent comme ils peuvent, puis sombrent, enlacés, dans un sommeil caverneux.

Au réveil, une voix de femme somme Maureen de quitter son lit et la traite de « putain de pute ». C'est l'épouse, qui rentre de voyage. Elle contient sa rage froide et déclare à son mari, nu sous le drap, qu'il a gagné : c'était la garce de trop. Elle accepte le divorce.

Maureen comprend soudain ce qu'elle fait là.

Il était si prévenant, hier, au bar...

Dans l'entrepôt, c'est le silence déçu des autres membres du groupe, dont Bill :

— Maureen, t'es pas trop abîmée malgré le bourbon que tu t'envoies. Tous les gars présents ici te mettraient volontiers dans leur lit. Mais à chaque séance tu nous fais le coup, bordel !

Quand c'est pas un mec marié, c'est un clodo qui te pique tes sous, et quand c'est pas un cogneur, c'est un pervers qui te fait des trucs qu'on voit même pas dans les pornos. Comment t'expliquer qu'il ne faut pas croire ce que disent tous les connards qui veulent te baiser ! Arrête le bourbon ou arrête les hommes, parce que les deux ensemble ça te vaut rien.

Et elle promet, et personne n'y croit.

Léo se demande parfois s'il ne reste pas fidèle à ces réunions pour la seule présence de Maureen. Son inexplicable rayonnement, malgré ses stigmates de débauchée. Sa beauté qu'on croirait réservée à des princes et qu'elle livre à des rustres. Son cœur et son corps mis à nu par le premier venu qui lui offre un verre. Elle traverse la nuit comme une étoile filante et se réveille sur terre, de préférence n'importe où. Elle passe du pathétique au sublime par la seule variation d'une ombre.

*

Jusque dans ses songes il a appris à convoquer les lieux où il souhaite revenir après les avoir découverts à l'écran, à tenir des conversations avec des personnages qu'il désire mieux connaître, à affronter des questions auxquelles eux-mêmes ont déjà répondu. La chambre obscure agit alors comme une caisse de résonance à sa pensée et ses rêveries. Une délicate alchimie, qu'il ne cherche pas à maîtriser, s'opère. Il lâche prise, se laisse envahir par un

Tonino Benacquista

Toutes les histoires d'amour ont été racontées, sauf une

« Je réalise tout à coup que Léo mène une double vie, dans mon canapé et à mon insu. La nuit, pendant que je l'imagine affronter ses démons, monsieur se promène entre Tolède et San Diego, très préoccupé de la destinée d'une poignée d'inconnus dont les mésaventures ont le mérite de lui faire oublier les siennes. »

Voilà six mois que Léo n'a plus donné signe de vie. Et pourtant, tout semblait lui réussir. Son entourage s'interroge sur le mystère de sa disparition. Est-ce qu'il se cache? Que fuit-il?

Nul ne se doute que, pour trouver des réponses à ses propres questionnements, Léo s'est réfugié dans un monde meilleur, celui des séries télévisées, où tout fait écho à sa mémoire comme à ses rêveries. Mais sa fascination pour la fiction peut-elle réparer le réel?

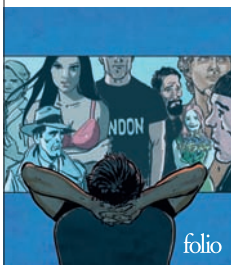
Vingt ans après *Saga*, Tonino Benacquista signe un roman débordant d'humour et d'imagination.

« Une déclaration d'amour à la fiction sous toutes ses formes. »

Augustin Trapenard, *Boomerang* (France Inter)

Tonino Benacquista

Toutes les histoires d'amour
ont été racontées, sauf une



*Toutes les histoires d'amour ont été
racontées, sauf une*
Tonino Benacquista

Cette édition électronique du livre
Toutes les histoires d'amour ont été racontées, sauf une
de Tonino Benacquista
a été réalisée le 29 avril 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072923524 – Numéro d'édition : 373688).
Code Sodis : U35713 – ISBN : 9782072923555.
Numéro d'édition : 373691.